

Apports méthodologiques de V. Vološinov

Cristian BOTA
Université de Genève

Résumé : Cet article aborde quelques aspects centraux de la démarche de Vološinov, entendue comme contribution à une méthodologie générale des sciences de l'homme. Dans un premier temps, l'article rappelle le contexte de crise des sciences humaines au début du 20^e, souligne que Vološinov adhérait clairement au courant interactionniste social, et montre que sa démarche de «psychologie objective» s'appuyait sur la délimitation ferme du statut ontologique du psychisme. La deuxième partie traite de l'indissociabilité posée par Vološinov entre les diverses formes des activités humaines et leurs conditions d'existence sociohistoriques, en insistant sur le double ancrage des phénomènes «idéologiques», dans les œuvres collectives et dans l'activité psychique individuelle. La troisième partie insiste sur le rôle central que Vološinov accordait au langage comme «milieu objectif» au travers duquel se construisent et se développent à la fois la sociohistoire et la conscience individuelle. Pour finir, l'article soulève quelques difficultés que rencontre cette démarche.

Mots-clés : psychologie objective ; matérialisme ; psychisme ; interactions sociales ; idéologie ; interactions verbales ; «milieu objectif».

Le point de départ de cet article est une interrogation sur le statut de la démarche qui pendant longtemps n'a été qu'«attribuée» à Vološinov, mais qui aujourd'hui doit sans hésitation être considérée comme résultant du travail original de cet auteur. Sans revenir sur ce débat, nous soulignerons qu'il y a au moins deux ordres de raisons qui s'opposent à l'identification de Vološinov avec Bakhtine. Tout d'abord, les documents conservés dans les archives de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg montrent clairement que *Marxisme et philosophie du langage* ([1929] 1977) est un volume issu de la thèse de doctorat que Vološinov avait soumise en 1926 à l'Institut d'étude comparative des littératures et des langues occidentales et orientales (cf. Ivanova, 2003) ; ensuite, l'analyse comparative des conceptions des deux auteurs montre qu'ils adhéraient à des programmes épistémologiques radicalement différents et que les thèmes réputés bakhtiniens des genres du discours, de l'attitude responsive-active et du dialogisme sont un produit du travail de Vološinov et ne gardent leur signification réelle que dans le cadre interactionniste social qu'a développé ce dernier (cf. Bota & Bronckart, sous-presse). La résistance à admettre ou à prendre la mesure de cette situation a eu pour effet d'isoler les travaux de Vološinov dans une sorte de «purgatoire» ('Bakhtine se serait occupé aussi de psychologie'), détournant l'attention de leur valeur effective. Ceci constitue une raison de plus pour insister sur leur originalité.

Qualifiée par son auteur de «psychologie objective», cette approche est liée essentiellement aux débats et enjeux de la construction des sciences humaines dans les années 1920-1930 et tente d'élaborer une méthodologie générale de l'étude de la pensée et de la conscience qui intègre en son sein dimensions sociales, «idéologiques» et langagières. Cette tentative d'intégration a donné lieu toutefois à des courts-circuits terminologiques et à une quasi-indifférenciation entre social et idéologique, idéologique et sémiotique, social et psychique, aspects dont nous essayerons d'explicitier le statut en regard du projet de l'auteur. Dans un premier temps, nous examinerons l'objectif général de ce projet et ses principales options épistémologiques ; ensuite, nous mettrons en évidence quelques difficultés auxquelles se heurte cette démarche.

1. LE STATUT DE LA «PSYCHOLOGIE OBJECTIVE»

1.1. LA CRISE DES SCIENCES HUMAINES

Comme le montrent les deux ouvrages que Vološinov a publiés de son vivant, *Le freudisme* ([1927] 1980) et *Marxisme et philosophie du langage* ([1929] 1977), son travail était une contribution à la construction des sciences de l'homme et représentait un positionnement ferme à l'intérieur de ces débats, en particulier par rapport aux problèmes de la psychologie. Il est

intéressant de noter qu'en regard des remaniements que propose Vološinov dans l'orientation de cette discipline, la psychologie n'apparaît plus comme science des «processus psychiques/intérieurs», du «mental», etc., mais comme science de l'«homme intégral» (1980, p. 201). Son adhésion à cette (nouvelle) discipline est le symptôme d'une contestation du fractionnement positiviste des sciences humaines et donc un refus de la division des sciences basée sur l'existence d'autant d'objets «autonomes», d'ordres différents : psychique, social, verbal, affectif, etc. Cette contestation était commune à d'autres auteurs de cette époque comme Vygotski ([1934] 1997), Mead (1934) ou Dewey (1929), qui partageaient la conviction que les processus de construction sociale et les processus de construction des capacités de pensée étaient indissociables et relevaient d'un seul et même développement humain, et que, par conséquent, les sciences humaines ne pouvaient plus dissocier ces dimensions mais devaient les traiter à l'intérieur d'un seul cadre unifié (Bronckart, 1997).

Plus généralement, les débats de cette époque concernant la spécificité des sciences humaines avaient abouti à un diagnostic de «crise», et en psychologie cette crise était due précisément à la persistance du modèle de science positiviste et aux divergences quant aux alternatives possibles à ce modèle (cf. Bronckart & Friedrich, 1999). Les deux grandes options qui se sont profilées ont eu en commun cette opposition, mais elles étaient tout aussi opposées entre elles. Un premier courant, la psychologie empirique ou descriptive, s'est inspiré de la philosophie de Brentano, qui considérait les phénomènes psychiques conscients comme tenant du «vécu intérieur» de chaque sujet et comme étant radicalement disjoints de tout phénomène matériel ; accessibles toutefois à la perception intérieure, ils pouvaient faire l'objet d'une description et c'est sur cette base qu'a été développée la méthode de l'introspection. Les apports ultérieurs de la phénoménologie de Husserl ont radicalisé cette perspective, en récusant la possibilité d'une étude empirique de la conscience ; celle-ci a été reléguée à un domaine transcendantal dans lequel les dimensions ontologiques sont entièrement résorbées dans les phénomènes. Un second courant, qualifié aujourd'hui d'interactionnisme social (cf. ci-dessus), récusait la possibilité d'expliquer le fonctionnement humain à partir de capacités mentales/spirituelles considérées comme «originaires». Partant d'un positionnement moniste matérialiste adossé au marxisme, ce courant soutenait que les capacités de pensée active des humains découlent de la réintégration en chaque organisme des propriétés de la vie sociale, dans ses aspects de création d'instruments et d'«œuvres», et de coopération par le travail et le langage.

Dans ce contexte, Vološinov s'est clairement inscrit dans le courant interactionniste social, et a développé une démarche dont nous aborderons quelques aspects centraux ci-dessous.

1.2. L'OBJECTIVITE DU PSYCHISME

Vološinov a considéré que l'alternative au positivisme et au dualisme ne pouvait être construite que par une clarification du statut ontologique du psychisme¹, censée rendre compte du rôle effectif de la pensée et de la conscience dans l'ensemble des conduites et de la vie humaines. Ce statut avait été «mis entre parenthèses» par les courants d'inspiration phénoménologique et, si les psychologues behavioristes avaient adopté un positionnement matérialiste, ils avaient rapidement mis à l'écart l'aspect «psychique» au profit d'une étude des seuls aspects observables du comportement.

Les phénoménologues ne confèrent pas aux pensées idéologiques une valeur ontologique, ils posent l'existence d'une sphère de l'être idéal indépendante. ([1929] 1977, p. 54)

Le risque est grand, en effet, pour une psychologie objectiviste de tomber dans un matérialisme mécaniste naïf. [...] en psychologie ce matérialisme grossièrement mécaniste peut avoir des conséquences véritablement fatales. Or, nous voyons behavioristes américains et réflexologues russes glisser ainsi vers un matérialisme simpliste qui leur fait schématiser à l'extrême les objectifs de la psychologie objectiviste. ([1927] 1980, p. 104)

L'enjeu de cette clarification de la «sphère de la réalité» qu'occupe la conscience était d'établir l'«objectivité» que doit viser l'étude scientifique des faits psychiques. Cette «objectivité» présente deux aspects qui doivent être pris en compte afin d'établir le sens du problème central de la pensée comme processus objectif :

Il est impossible de réduire le fonctionnement de la conscience à de quelques processus se déroulant à l'intérieur du champ clos d'un organisme naturel vivant. Les processus qui déterminent pour l'essentiel le contenu du psychisme se déroulent non dans l'organisme mais en dehors de lui, quoique l'organisme individuel y prenne part. [...]

Le premier et principal problème qui se pose, dans cette optique, est celui de l'appréhension objective du 'vécu intérieur'. Il est indispensable d'intégrer le vécu intérieur dans l'unicité du vécu extérieur objectif. ([1929] 1977, pp. 46-47)

Premièrement, le fait psychique est objectif dans un sens communément accepté de «indépendant du processus de connaissance», en ce qu'il a une existence réelle ; ceci suppose aussi que le fait psychique soit accessible pour l'étude, qu'il puisse y en avoir une «appréhension objec-

¹ Par le terme de «psychisme» Vološinov se réfère toujours aux «formes psychiques supérieures» (conscience, pensée), et non au psychisme primaire, ou aux capacités communes aux organismes vivants de conserver des traces internes de leurs interactions avec le milieu (sur ce point cf. Leontiev, 1976). Le terme de «psychisme» a un deuxième sens chez Vološinov, celui de «monde vécu» ; les interactions entre ces deux formes du psychisme ont été un thème de prédilection de l'auteur.

tive». Mais à lui seul, ce premier sens est insuffisant, en raison du fait que les «objets» positivistes pourraient eux aussi être considérés comme indépendants du processus de connaissance. Vološinov précise alors qu'un fait psychique est objectif aussi et surtout par son inscription dans un ensemble de relations 'causales' et par son rôle spécifique dans cet ensemble. Et c'est bien pourquoi un fait «objectif» ne peut dériver de l'organisme individuel, qui est seulement une partie des relations objectives constituées par les interactions sociales.

en tant qu'expression matérielle structurée [...] la conscience constitue un fait objectif et une force sociale immense. Il faut noter que cette conscience ne se situe pas au-dessus de l'être et ne peut en déterminer la constitution, puisqu'elle est elle-même une partie de l'être, de ses forces ; et c'est pourquoi la conscience a une existence réelle et joue un rôle dans l'arène de l'être. ([1929] 1977, p. 129)

Le but de Vološinov est alors de saisir cette réalité psychique dans ses relations objectives, dont elle ne peut être séparée ; c'est dans ces relations mêmes que réside sa nature propre et ce sont elles qui déterminent son «rayon d'action» (*ib.*). Toutefois, cette exigence de montrer quels sont les effets que produisent la pensée et la conscience à l'intérieur du comportement ne pouvait être satisfaite sans une explicitation du statut des propriétés psychiques en regard des propriétés matérielles observables². C'est dans ce but que Vološinov adhère au monisme matérialiste inspiré de *l'Ethique* de Spinoza ([1677] 1965), pour ensuite dégager la fonction propre du psychisme à partir de ce positionnement.

1.3. LE PSYCHISME, PROPRIETE DE LA MATIERE

L'un des enjeux centraux de la démarche de Spinoza était de se débarrasser des apories du dualisme cartésien (Descartes, [1637] 1992), qui attribuait aux dimensions psychiques des humains une existence autonome, indépendante de leurs dimensions physiques-corporelles et de tout autre aspect matériel. Cette perspective rendait impossible ou mystérieuse l'explication des conditions de coexistence du physique avec le psychique, ou la «composition des rapports» entre matière et esprit ; Descartes avait postulé que l'âme «communique» avec le corps à travers un organe spécial (et donc lui-même bien matériel...) qui est la fameuse glande pinéale. Dans la position

² Ce questionnement se déploie en deux volets, épistémologique (concernant le statut des propriétés psychiques) et méthodologique (concernant les procédés par lesquels ces propriétés sont accessibles à l'analyse empirique). Ce dernier est largement exploré dans le *Freudisme*, où Vološinov conclut que l'accès devrait reprendre les modalités mêmes de construction et de manifestation des entités psychiques conscientes et qu'il ne peut dès lors être que langagier. L'une des tâches principales de la psychologie est de «poser le problème des réactions verbales et de l'importance qu'elles revêtent pour l'ensemble du comportement humain, c'est-à-dire le plus grave et le plus ardu des problèmes de la psychologie humaine.» (p. 104).

spinozienne, le physique et le psychique ne sont plus conçus comme deux substances autonomes, ontologiquement séparées, mais comme deux propriétés solidaires d'une seule et unique substance, la matière de l'univers. Cette matière est continue et en permanente activité, étant dotée d'une infinité de propriétés ; et en raison des limitations de la connaissance humaine, cette matière ne peut être saisie dans son intégralité, mais uniquement de manière « discrète » et fragmentaire ; elle apparaît comme ayant des propriétés physiques (observables et tenant de l'« étendue ») et des propriétés psychiques (inobservables directement et tenant de la « pensée »). Le physique et le psychique sont alors distingués dans la connaissance, mais sont ontologiquement deux dimensions de cette unique matière infinie. Vološinov s'inscrit clairement dans cette perspective³ :

Et c'est parce que le psychique constitue simplement l'une des propriétés de la matière organisée qu'on ne saurait en faire un principe particulier d'explication opposable au matériel. Ce qu'il faut, au contraire, c'est se placer résolument sur le terrain de l'expérience matérielle externe et, à partir de là, montrer quel type d'organisation et quel degré de complexité de la matière déterminent l'apparition de cette nouvelle qualité, de cette nouvelle propriété de la matière même, qu'est le psychique. ([1927] 1980, pp. 102-103)

Ce positionnement permet alors de véritablement poser le problème des conditions sous lesquelles se constituent les propriétés psychiques « objectives » et des conditions sous lesquelles ces propriétés produisent des effets dans la réalité ; c'est ce problème que les différentes versions du dualisme avaient éludé ou avaient « résolu » miraculeusement. Pour Vološinov, la fonction spécifique de cette nouvelle propriété de la matière est le reflet des propriétés de cette même matière ; plus particulièrement, l'auteur insiste sur le fait qu'un « reflet objectif » ne peut se réaliser depuis l'individu et « dans » l'individu, mais qu'il est le produit des interactions sociales et qu'il est nécessairement ancré dans le milieu sociohistorique. Et c'est ce qui l'a conduit à analyser les modalités de construction et les formes d'existence de ce reflet, qu'il a définies comme « idéologiques », sémiotiques et verbales.

³ Vološinov a aussi montré les « conséquences fatales » d'un matérialisme réductionniste comme celui de Watson, qui ramène la matière à son seul aspect observable (physique/physiologique), et qui conduit à l'élimination du problème de la conscience et de la signification du champ de l'étude scientifique ([1927] 1980, p. 104). Pour être cohérent, et servir de base à la démarche interactionniste sociale, le positionnement moniste matérialiste doit être complété par deux autres principes, celui du *parallélisme psychophysique* et celui de la *dynamique permanente* de la matière universelle (cf. Engels, [1925] 1952).

2. LE REFLET PSYCHIQUE ET SES LIEUX D'ANCRAGE

La problématique centrale de l'«idéologie» est rattachée à la nécessité de saisir les productions «idéelles» des humains ou les productions dotées de significations en tant que réalité faisant partie du milieu humain. Sous la dénomination d'«idéologique», Vološinov a en fait abordé au moins deux aspects qu'il convient de distinguer. En premier lieu, ce terme se réfère aux «œuvres» humaines dotées de signification :

Un produit idéologique appartient à une réalité (naturelle ou sociale), comme n'importe quel corps physique, instrument de production ou produit de consommation, mais de surcroît, et contrairement à eux, il reflète et réfracte une autre réalité qui lui est extérieure. ([1929] 1977, p. 25)

En deuxième lieu, il désigne un ensemble de jugements sociaux attribuant des valeurs et opérant des indexations des divers aspects de l'activité humaine, en l'occurrence les signes :

Tout signe est soumis aux critères de l'évaluation idéologique (c'est-à-dire : est-il vrai, faux, correct, justifié, bon ? etc.). [...] Là où l'on trouve le signe, on trouve aussi l'idéologie. (*ibid.*, p. 27)

C'est pourquoi tous les indices de valeur à caractère idéologique, bien que réalisés par la voix des individus (par exemple, dans le mot) ou plus généralement par un organisme individuel, constituent des indices de valeur sociaux, avec des prétentions au consensus social, et c'est seulement au nom de ce consensus qu'ils s'extériorisent dans le matériau idéologique. (*ibid.*, p. 42)

Vološinov semblait être à la recherche d'un terme général englobant signes, œuvres et représentations collectives (cf. Durkheim, [1898] 1951) et le terme d'«idéologie» semble avoir rempli cette fonction. Comme pour d'autres représentants de l'interactionnisme social, pour Vološinov ce sont ces acquis sociohistoriques qui constituent le milieu spécifique auquel est confronté tout individu dès sa naissance et c'est lors de l'appropriation et de l'intériorisation progressive de ces acquis que se construisent les capacités spécifiquement humaines, dans une «seconde naissance» :

Par lui-même, en effet, et livré à ses seules ressources, l'individu isolé n'est nullement en mesure de se rattacher à l'histoire, et c'est seulement en tant que membre d'un groupe social [...] qu'il accède à la réalité et à l'efficiences historiques. Pour entrer dans l'histoire, il ne suffit pas de naître physiquement, à l'instar de l'animal, qui, lui, n'entre pas dans l'histoire. Il y faut, pour ainsi dire, une seconde naissance, une naissance sociale. ([1925] 1980, p. 34)

La problématique de l'idéologie est en fait indissociable du problème du psychisme et du radical changement de statut de ce psychisme. Celui-ci ne peut plus être attribué à l'individu et être situé exclusivement à l'intérieur de l'organisme individuel : en tant que reflet objectif des pro-

priétés de la matière il est le résultat des interactions sociales et son premier lieu d'existence sont précisément ces interactions ainsi que leurs produits (l'ensemble des œuvres, des normes et des valeurs construites et mobilisées dans l'activité humaine) ; et l'individu représente un deuxième lieu d'ancrage de ce psychisme ou des entités psychiques collectives. Vološinov affirme alors qu'il n'y a aucune différence d'essence ou de nature entre les processus qui caractérisent la conscience, mis en œuvre par un individu, et les processus sociohistoriques fixées dans les œuvres, et plus particulièrement dans les textes, s'agissant d'une seule et même sphère gnoséologique :

C'est pourquoi, du point de vue du contenu, il n'y a pas de frontière de principe entre le psychisme et l'idéologie. [...] Encore une fois, il n'y a pas ici de différence qualitative. Les processus gnoséologiques issus des livres et des discours des autres et ceux qui se déroulent dans ma tête appartiennent à la même sphère de la réalité, et les différences qui existent malgré tout entre la tête et les livres ne concernent pas le contenu du processus gnoséologique. ([1929] 1977, p. 57 ; traduction légèrement modifiée)

La coïncidence de ces «frontières» ne se réfère pas à une éventuelle coïncidence de l'individu avec le social, mais elle concerne l'essence même du reflet, reflet qui peut être saisi tantôt au plan collectif sous forme d'idéologie, tantôt au plan individuel, sous forme de psychisme (pensée, conscience). Ce reflet a donc une seule et même nature, mais, en raison de son mode de production, il est *ipso facto* inscrit dans deux «étendues» différentes, avec leurs propres modalités d'organisation. La conscience et la pensée se présentent comme du «psychique» construit dans les interactions sociales et inscrit dans l'«étendue» individuelle. L'individu développe un psychisme «objectif» seulement lors de l'appropriation-transformation des entités établies dans les interactions collectives et fondamentalement dans le langage.

C'est pour analyser les formes de construction et d'existence de ces entités que Vološinov a introduit les notions d'«idéologique», de «sémiotique» et de «verbal/langagier», concevant tendanciellement le sémiotique⁴ comme un ensemble spécifique de l'idéologique et le verbal comme le prototype de toute significativité idéologique-sémiotique.

⁴ N'ayant pas développé de travaux de *sémiologie*, Vološinov a été amené à plusieurs reprises à traiter tous les phénomènes idéologiques comme sémiotiques ; ce faisant il a considéré comme sémiotiques l'ensemble des phénomènes humains «bifaces» (produits ou processus matériels présentant une signification). Cette option est problématique en raison de l'étendue quasi-infinie de ces phénomènes. Dans la présentation, nous avons donc adopté la première solution de l'auteur. Cependant, s'il n'a pas clarifié les différences entre les multiples catégories de phénomènes sémiotiques-idéologiques, Vološinov s'est focalisé d'emblée sur la spécificité du langage parmi ces phénomènes (cf. ci-dessous).

Tout signe, nous le savons, résulte d'un consensus entre des individus socialement organisés au cours d'un processus d'interaction. ([1929] 1977, p. 41)

L'idéologie en tant que tel ne saurait être expliqué en termes de racines supra- ou infra-humaines. Sa place réelle est dans ce matériau social particulier de signes créés par l'homme. Sa spécificité est précisément dans ce fait qu'elle se situe entre des individus organisés, qu'elle est le moyen de leur communication. Les signes ne peuvent apparaître que sur un terrain interindividuel. (*ibid.*, p. 29)

Le mot est le phénomène idéologique par excellence. L'entière réalité du mot est absorbée par sa réalité de signe. Le mot ne comporte rien qui ne soit lié à cette fonction, rien qui n'ait été engendré par elle. C'est le mode de relation sociale le plus pur et le plus sensible.» (*ibid.*, p. 31)

Sur cette base, la conception du langage qui a largement fait la postérité de Vološinov apparaît comme étant indissociable de l'ensemble de son programme épistémologique et essentiellement articulée au problème des interactions permanentes entre conscience / représentations individuelles et représentations collectives :

Les deux problèmes doivent être argumentés conjointement. Nous affirmons qu'une seule et même clé ouvre l'accès objectif aux deux sphères. Cette clé, c'est la philosophie du signe, la philosophie du mot, en tant que signe idéologique par excellence. Le signe idéologique est le territoire commun, tant du psychisme que de l'idéologie ; c'est un territoire concret, sociologique et signifiant. ([1929] 1977, p. 56)

3. LE LANGAGE COMME «MILIEU OBJECTIF»

Parmi les aspects du langage abordés par Vološinov, trois nous semblent définitoires et centraux pour son programme. Tout d'abord le statut général accordé au langage est celui d'un «milieu objectif» dans lequel se construisent et se transforment l'ensemble des significations humaines, au plan collectif comme au plan individuel :

Le contenu de notre psychisme, celui de nos pensées, de nos sentiments et de nos désirs, se trouve informé par notre conscience et donc par notre langage, celui-ci ne devant pas être pris dans son acception étroitement linguistique, mais au sens large et concret que lui donnent les sociologues, c'est-à-dire comme le milieu objectif dans lequel se présente à nous le contenu du psychisme, comme le lieu où naissent et paraissent extérieurement les raisons de notre comportement, nos idées, nos intentions, nos jugements, comme le lieu, aussi, où éclatent entre eux des conflits. ([1927] 1980, p. 180)

Deuxièmement, la réalité première de ce lieu intermédiaire sont les interactions verbales, toujours articulées aux différentes formes de

l'activité sociale et donc configurées par cette activité dans leurs propriétés «génériques». Dans l'analyse de ces phénomènes, il convient dès lors de respecter un ordre méthodologique descendant, portant d'abord sur les formes d'activité sociale auxquelles s'articulent les interactions langagières, ensuite sur les formes d'énonciation qui matérialisent ces interactions (les «genres» de discours) et, finalement, sur le fonctionnement des signes au sein de ces formes textuelles (cf. [1929] 1977, pp. 41 ; 137 ; [1930] 1981, pp. 288-289).

Un troisième aspect important en regard de l'objectif général de la démarche de Vološinov réside dans le potentiel d'intériorisation du signe verbal, condition principale de la constitution de la pensée. Tout d'abord, dans l'ensemble des phénomènes sémiotiques-idéologiques, les signes verbaux sont les seuls dotés de «neutralité» ([1929] 1977, pp. 31-32), c'est-à-dire qu'ils ne sont pas articulés à une sphère d'activité déterminée, les autres «signes» étant inséparables des domaines où ils sont produits⁵ ; les signes verbaux fonctionnent dans toutes les formes d'activité sociale et servent à commenter les autres significations sociales. Deuxièmement, en plus de leur ubiquité et de leur autonomie par rapport aux sphères de l'activité humaine, les entités verbales font l'objet d'une appropriation à la fois dans leurs propriétés physiques et dans leurs propriétés psychiques, c'est-à-dire que les individus peuvent à la fois (re)produire les signes verbaux par leurs propres organes phonatoires et les intégrer, les faire fonctionner dans l'ensemble de leurs représentations individuelles.

Bien que la réalité du mot, comme celle de n'importe quel signe, résulte du consensus entre les individus, un mot est en même temps produit par les moyens propres de l'organisme individuel, sans aucun recours à un quelconque appareillage ou à toute autre sorte de matériel extra-corporel. Cela a déterminé le rôle du mot comme matériau sémiotique de la vie intérieure, de la conscience (discours intérieur). ([1929] 1977, p. 32)

En vertu de ces propriétés, les signes verbaux deviennent «le fondement, la charpente de la vie intérieure» ([1929] 1977, p. 51) et acquièrent le statut d'un véritable «outil de la conscience» : en tant que reflet du reflet, ou en tant que reflet verbal du reflet idéologique le «mot» est l'instrument fondamental de l'analyse des significations sociohistoriques :

C'est grâce à ce rôle exceptionnel d'outil de la conscience que le mot fonctionne comme élément essentiel accompagnant toute création idéologique, quelle qu'elle soit. ([1929] 1977, p. 33)

Finalement, il est à remarquer que l'un des aspects centraux de l'originalité du programme de Vološinov (qui fait aussi son actualité) réside dans le fait d'attribuer au langage un statut de «milieu objectif», lui-même

⁵ Cf. [1929] 1977, p. 27 : la représentation dans l'art, le symbole religieux, la formule scientifique, la forme juridique.

caractérisé comme processus. Ce processus est intermédiaire entre les représentations collectives fixées dans le monde sociohistorique et les formes effectives d'organisation de l'activité sociale ; et c'est dans cette forme verbale-processuelle que se construisent, se matérialisent principalement et se transforment en permanence les représentations sociales. C'est l'ensemble dynamique de ces représentations que Vološinov a appelé «psychologie du corps social».

Ce qu'on appelle la psychologie du corps social et qui constitue [...] une sorte de maillon intermédiaire entre la structure socio-politique et l'idéologie au sens étroit du terme (la science, l'art, etc.) se réalise, se matérialise sous forme d'interaction verbale. Si on la considère en dehors de ce processus réel de communication et d'interaction verbale (ou, plus généralement, sémiotique), la psychologie du corps social se transforme en un concept métaphysique ou mythique ('l'âme collective', 'l'inconscient collectif', 'l'esprit du peuple', etc.). ([1929] 1977, p. 38)

La psychologie du corps social, c'est justement d'abord le milieu ambiant des actes de parole de toutes sortes, et c'est dans ce milieu que baignent toutes les formes et aspects de la création idéologique ininterrompue : les conversations de couloir, les échanges d'opinions au théâtre ou au concert, dans les différents rassemblements sociaux, les échanges purement fortuits, les modes de réaction verbale face aux réalités de la vie et aux événements du quotidien, le discours intérieur et la conscience de soi, le statut social, etc. La psychologie du corps social se manifeste essentiellement dans les aspects les plus divers de l'«énonciation» sous la forme des différents modes de discours, qu'ils soient intérieurs ou extérieurs. (*ib.*)

C'est donc à l'étude de cette «psychologie du corps social» qu'était articulé l'appareil mis en place par l'auteur pour l'analyse des textes-discours.

4. QUELQUES PROBLEMES

La difficulté majeure à laquelle se heurte cette démarche semble tenir à l'adoption simultanée de deux perspectives méthodologiques, qui peuvent être formulées comme suit. D'une part, une perspective génétique ou généalogique, qui, selon une expression de Vygotski, saisit l'essence des phénomènes dans leur développement, et consiste à attribuer à certains phénomènes un statut de «cause» et à d'autres un statut d'«effet» ; et, d'autre part, une perspective fonctionnelle, qui saisit en synchronie les interactions ultérieures entre les effets ainsi constitués et leurs causes initiales, interactions dans lesquelles les effets deviennent eux-mêmes des causes.

C'est le psychique qui doit être déduit de l'idéologie [...]. Le mot a dû, à l'origine, naître et se développer au cours du processus de socialisation des

individus, pour être ensuite intégré à l'organisme individuel et devenir parole intérieure. ([1929] 1977, p. 65)

La conscience ne devient conscience qu'une fois emplie de contenu idéologique (sémiotique) et, par conséquent, seulement dans le processus d'interaction sociale. (*op. cit.*, p. 28)

De cette façon, il existe entre le psychisme et l'idéologie une interaction dialectique indissoluble : le psychisme se démet, se détruit, pour devenir idéologie, et réciproquement. (*op. cit.*, p. 65)

Le signe idéologique est vivant du fait de sa réalisation dans le psychisme et, réciproquement, la réalisation psychique vit de l'apport idéologique. (*ibid.*)

Cette superposition, et notamment la saisie de l'effet comme cause, a conduit l'auteur à identifier les propriétés spécifiques des effets aux propriétés des causes initiales. Autrement dit, cette superposition a rendu opaque la différenciation qui intervient entre le mode d'existence des entités psychiques au plan collectif, dans les interactions sociales et dans les œuvres, et leur mode d'existence individuel, dans l'activité psychique «intérieure». Si cette dimension est en effet moins thématifiée, elle ne traduit pas une absence de préoccupation pour la spécificité du fonctionnement individuel. Dans *Le freudisme* (cf. pp. 104-105), Vološinov avait analysé les conflits des significations comprises et organisées de manière cohérente avec les significations vécues, ou les conflits des «zones verbalisées du comportement» avec les zones non verbalisées, et il avait identifié ces conflits comme un aspect définitoire de la dynamique permanente du fonctionnement psychique individuel.

En effet, cette discussion rend possible une différenciation entre le niveau du «monde vécu», spécifique à chaque individu, et celui de son «objectivation» langagière et sémiotique. Mais cette même discussion ne prend pas en compte les différentes phases de dégagement des opérations psychologiques par rapport à leurs conditions de construction verbales et sémiotiques. Cette question peut être explicitée sous la forme de deux problématiques. En traitant la question du «langage intérieur», Vološinov n'insiste pas suffisamment sur la transformation qualitative du langage lors de son intériorisation. Comme l'avait montré Vygotski dans *Pensée et langage* (cf. Friedrich, 2001), le langage intérieur possède une structure et une fonction propres et si Vološinov semble avoir saisi cette fonction (cf. le signe verbal comme outil de la conscience), il n'a toutefois pas dégagé les conséquences de l'intériorisation du langage sur le langage lui-même. Sans quoi le «langage intérieur» risque d'être considéré comme un transfert *mutatis mutandis* des significations sociales «externes» dans l'individu, qui deviendrait alors un «modèle réduit» du social. D'autre part, Vološinov n'aborde pas non plus le problème de la construction d'un fonctionnement proprement psychologique, formé d'opérations dégagées de leurs conditions sémiotiques. Comme l'a ultérieurement montré Piaget (1967), la mise en œuvre de processus cognitifs hérités (assimilation, accommodation,

équilibration, généralisation) permet à chaque individu de transformer les entités psychiques reçues du collectif en unités représentatives avec des propriétés tendanciellement universelles et s'organisant en une pensée elle aussi tendanciellement «pure».

Tout en contribuant à cette «psychologie de l'homme intégral», Vološinov ne semble pas avoir conduit des recherches expérimentales, qui auraient pu lui permettre de prendre en compte des aspects comme ceux que nous venons de mentionner. Néanmoins, ces insuffisances ne peuvent pas être considérées comme des «erreurs» épistémologiques et n'ont pas d'incidence sur l'orientation fondamentale de l'auteur. Plus généralement, Vološinov semble avoir préféré approfondir les modalités fondamentales par lesquelles les différents aspects du fonctionnement humain deviendraient accessibles à l'étude scientifique dans leur unité socio-sémiotique, qu'il s'agisse des textes-discours, de la pensée ou des œuvres d'art.

© Cristian Bota

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BOTA Cristian & BRONCKART Jean-Paul, 2007 (sous-presse) : «Vološinov et Bakhtine : deux approches radicalement opposées des genres de texte et de leur statut», *Linx*, numéro spécial : *Les genres de texte*.
- BRONCKART Jean-Paul, 1997 : *Activité langagière, textes et discours*, Lausanne-Paris : Delachaux & Niestlé.
- Bronckart Jean-Paul & FRIEDRICH Janette, 1999 : «Présentation», in Vygotsky, L.S., *La signification historique de la crise en psychologie*, Lausanne-Paris : Delachaux et Niestlé, p. 15-69.
- DESCARTES, [1637] 1992 : *Discours de la méthode*, Paris : Vrin.
- DEWEY John, 1929 : *Experience and Nature*, New York : Dover.
- DURKHEIM Émile, [1898] 1951 : «Représentations individuelles et représentations collectives», in *Sociologie et philosophie*, Paris : PUF, p. 1-48.
- ENGELS Friedrich, [1925] 1952 : *Dialectique de la nature*, Paris : Editions sociales.
- FRIEDRICH Janette, 2001 : «La discussion du langage intérieur par L.S. Vygotskij», *Langue française*, n° 132, p. 57-71.
- IVANOVA Irina, 2003 : «Le dialogue dans la linguistique soviétique des années 1920-1930», *Cahiers de l'ILSL*, n° 14, Univ. de Lausanne, p. 157-182.
- LEONTIEV Alexis, 1976 : *Le développement du psychisme*, Paris : Editions Sociales.

-
- MEAD George Herbert, 1934 : *Mind, self and society from the standpoint of a social behaviorist*, Chicago : University of Chicago Press.
- PIAGET Jean, 1967 : *Psychologie de l'intelligence*, Paris : Armand Colin.
- SPINOZA Benoît, [1677] 1965 : *Ethique*, Paris : Flammarion.
- VYGOTSKI Lev, [1934] 1997 : *Pensée et langage*, Paris : La Dispute.
- VOLOŠINOV Valentin, [1925] 1980 : «Au-delà du social», in *Le freudisme*, Lausanne, L'Âge d'Homme, p. 33-77
- , [1927] 1980 : *Le freudisme*, Lausanne : L'Âge d'Homme.
- , [1929] 1977 : *Le marxisme et la philosophie du langage*, Paris : Minuit.
- , [1930] 1981 : «La structure de l'énoncé», in Todorov T. (éd.) *Mikhaïl Bakhtine et le principe dialogique*, p. 287-316.